

Recherches sociographiques



Xavier GÉLINAS et Lucia FERRETTI (dirs), *Duplessis : son milieu et son époque*, Québec, Septentrion, 2010, 513 p.

Gilles Bourque

Volume 52, numéro 3, septembre–décembre 2011

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1007701ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1007701ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bourque, G. (2011). Compte rendu de [Xavier GÉLINAS et Lucia FERRETTI (dirs), *Duplessis : son milieu et son époque*, Québec, Septentrion, 2010, 513 p.] *Recherches sociographiques*, 52(3), 901–902. <https://doi.org/10.7202/1007701ar>

de son contemporain Gérard Fortin, par exemple, a joué un rôle marquant dans la modernisation du Québec très tôt en carrière.

Gérard Dion est resté prêtre et fidèle à l'Église catholique toute sa vie. Cette dimension de sa vie est bien mise en évidence dans la biographie elle-même, mais aussi dans deux textes en annexe sur Gérard Dion, le catholique. Le premier, de Jean-Paul Rouleau, donne un complément d'information et d'analyse sur « le prêtre social » engagé dans son milieu. Le second, de Gilles Routhier, moins développé, traite du réformisme du Concile Vatican II, situant la pensée et l'action de Gérard Dion dans son Église d'appartenance. Ces deux textes sont certes intéressants, mais ils n'apportent pas vraiment un éclairage neuf sur le personnage et leur présence dans l'ouvrage ne paraît pas appropriée, de même que l'entrevue de quelques pages avec Jean Sexton, publiée à la toute fin de l'ouvrage. La biographie de Clavette suffisait à cerner le personnage Dion.

L'ouvrage de Suzanne Clavette est bien documenté et il a l'avantage de remettre le nom de Gérard Dion (si on l'avait oublié) parmi la liste des artisans de la Révolution tranquille et de proposer une analyse de l'action de l'Église québécoise avant et pendant la Révolution tranquille qui va au-delà des idées reçues. Mais le livre est trop long et l'auteure a manqué d'esprit de synthèse, comme si elle avait voulu ne rien perdre de sa riche documentation, notamment dans son analyse de l'impact des livres écrits en collaboration avec Louis O'Neill sur les élections et sur la démocratie, dont le traitement occupe une place disproportionnée. Le livre constitue cependant une contribution importante à l'histoire de la Révolution tranquille, vue et vécue à travers la vie d'un de ses acteurs marquants.

Simon LANGLOIS

Département de sociologie,
Université Laval.
simon.langlois@soc.ulaval.ca

Xavier GÉLINAS et Lucia FERRETTI (dirs), *Duplessis : son milieu et son époque*, Québec, Septentrion, 2010, 513 p.

Cet ouvrage rassemble les principales communications présentées à un colloque organisé par le Centre interuniversitaire d'études québécoises (CIEQ) et par la Société du patrimoine politique du Québec (SOPOQ), tenu à Trois-Rivières et à Québec en septembre 2009. En même temps qu'il invite à une « connaissance enfin dépassionnée du Chef et de son œuvre » (Xavier Gélinas, p. 35), il se présente comme une réappropriation de la période par l'histoire et les historiens, susceptible de favoriser le développement des études empiriques.

À n'en pas douter, le recueil propose plusieurs contributions éclairantes. Notons en particulier les textes de Pierre-Louis Lapointe sur l'Office de l'électrification rurale et de Stéphane Savard sur Hydro-Québec qui montrent comment, déjà sous le duplessisme, l'hydro-électricité était pensée comme un instrument

de développement régional. De la même manière, les textes de Claude Racine et François Rocher, « Duplessis vu d'Ottawa », et de Michel Sarra-Bournet, « Maurice Duplessis et l'axe Toronto-Québec » explorent d'une manière très pertinente le domaine peu étudié des relations entre le chef de l'Union nationale et le Canada anglais.

L'ouvrage regroupe en même temps plusieurs textes intéressants sur les médias. Marc-André Robert montre comment, sous l'égide du Service de ciné-photothérapie du gouvernement provincial et principalement dans les films de l'abbé Proulx, le cinéma « prend la forme d'un plaidoyer en faveur du progrès, tant matériel, technique que scientifique » (p. 213). Yves Lever fait ressortir quant à lui « qu'on doit à Maurice Duplessis la période la plus noire de la censure du cinéma » (p. 230). Pierre Pagé explore l'univers de la radio et de « la pluralité des idées dans la société politique » (p. 244) qu'il a rendue possible durant la période. À propos de la presse écrite, on retrouve aussi des textes sur Pierre Laporte (Jean-Claude Panneton), Robert Lapalme (Alexandre Turgeon) et la Tribune de presse (Jocelyn Saint-Pierre).

D'autres contributions abordent le rapport tordu du duplessisme à l'immigration (Martin Pâquet), l'histoire rocambolesque du monument Duplessis (Gaston Deschênes) ou présentent le duplessisme comme un « populisme inachevé » (Frédéric Boily). Soulignons enfin le curieux texte de Charles-Philippe Courtois qui, semblant confondre le métier d'historien et celui de polémiste, s'applique à dénoncer la « représentation trompeuse » (p. 52) de Maurice Duplessis et « la vision tronquée du Québec » (p. 53) proposées par *Cité libre* et *Parti pris* qui seraient, paraît-il, ses héritiers !

Le recueil contient par ailleurs plusieurs contributions stimulantes sur l'historiographie, la sociographie et la mémoire du duplessisme (Xavier Gélinas, Yvan Carel, Éric Bédard, Suzanne Clavette, Sébastien Parent, Mathieu Bock-Côté). Puisqu'il est impossible d'en discuter sérieusement en si peu d'espace, je m'en tiendrai à cette sorte de ligne éditoriale que semblent partager certains auteurs du recueil qui s'inspirent de cette vieille querelle déjà centenaire entre l'histoire et la sociologie, sinon l'ensemble des autres sciences sociales. Ainsi, selon Xavier Gélinas : « On raffine certainement l'analyse politologique et sociologique en appelant en renfort Louis Althusser, Hans Gadamer et Jürgen Habermas... mais on s'éloigne beaucoup de Trois-Rivières ou du Québec et on dérouté le simple lecteur ou citoyen, même curieux et cultivé, alors qu'il conviendrait d'abord de développer plutôt des arguments et contre-arguments sous la forme de référence à des fonds d'archives, aux comptes publics, aux témoignages des participants, à la presse de l'époque, etc. » (p. 28). Cette mise à distance un brin démagogique de Paris-Berlin et de Trois-Rivières oppose à l'évidence travail théorique et recherche empirique. Cette opposition mécanique entre la sociologie et l'histoire, la théorie et l'empirie risque fort de faire de l'histoire une sorte de contre-savoir essentiellement empiriste et fier de sa neutralité autoproclamée.

Gilles BOURQUE

*Département de sociologie,
Université du Québec à Montréal.
bourque.gilles@uqam.ca*